

Un silence éblouissant

En plus de mille pages et à la première personne, Boris Schreiber parcourt, de 1936 à 1944, l'histoire de l'Europe martyre. *Un silence d'environ une demi-heure*, qui nous laisse sous le choc.

Il est des promesses qui tuent. Celle d'une mère qui vous prédit d'emblée la gloire et vous place au-dessus de Rimbaud, de Nerval ou de Nietzsche. Celle de Gide qui paya d'un hâtif « Vous êtes un enfant prodige » le risque de poser sa bouche sur celle de l'adolescent venu lui montrer ses premiers textes. « Au-dessus de moi, je n'ai encore que moi », écrivait à 15 ans Boris Schreiber.

Giclée de mots ininterrompue sur plus de 1 000 pages, épopée autobiographique mesurant à l'aune de son histoire de millions de gens, *Un silence d'environ une demi-heure* raconte, de 1936 à 1944, la vie d'un jeune homme fou d'orgueil dans l'Europe à feu et à sang. Un torrent qui vous roule de la première à la dernière page et vous laisse sous le choc, atterré et admiratif.

Né à Berlin en 1924 [sic] dans une famille juive et riche, qui avait fui les dangers de la révolution d'octobre 1917, le jeune Boris va d'exil en exil – Allemagne, Pologne, France, Belgique. Cette enfance brinquebalée de l'aisance à la pauvreté fut au cœur du *Lait de la nuit* (1989), puis du *Tournesol déchiré* (1991), terrifiant règlement de comptes entre le fils et la mère. Auteur d'une dizaine de romans axés sur les impératifs d'un « moi » catégorique, riche à millions grâce au talent d'homme d'affaire de son père, Schreiber, 71 ans, revient donc, une fois encore, à son adolescence. Au « je » conventionnel de la narration il préfère « Boris et moi », procédé diablement efficace qui résume sa vision du monde clairement exprimée dans son journal : *Moi d'abord*.

Premier tableau, une trinité bancaire : Boris, rayonnant de la promesse initiale ; Genia, mère éperdue ; Vladimir, père nourricier ironique et sévère. Et, tenant lieu de crèche au demi-dieu, un appartement peuplé de cancrelats, rue de la Glacière, à Paris. Commencent alors les années de formation, entre le verdict de Gide et la perplexité d'un professeur de français. La guerre éclate, la défaite est consommée. C'est la fuite en zone « nono », à Vichy, puis à Nice et à Marseille. Boris peste et voit la révélation de son génie remise à plus tard. Pour le moment, il faut sauver sa peau : supprimer la mention « mosaïque » de son passeport, obtenir la nationalité russe, religion orthodoxe. Travailler pour les Allemands. Renier son père éventuellement... Boris est prêt à tout. Il s'en sortira en faisant le coup de feu auprès des résistants marseillais et en déversant sa rage dans les colonnes du *Midi Rouge* [sic].

Cinquante ans après les faits, Schreiber ne décolère pas. Sans doute mourra-t-il en invectivant le ciel et ses semblables, ayant depuis longtemps fait le deuil du bonheur. Quant à la gloire, il n'y renoncera jamais.

Un silence d'environ une demi-heure, par Boris Schreiber. Le Cherche-Midi, 1028 p., 179 F.